

André Brial

# Olga et la porte du jardin

Nouvelles



Dans ce recueil : *La nuit des solstices*, nouvelle lauréate du

**Prix littéraire Alain Decaux 2019**

André Brial

# **Olga**

## **et la porte du jardin**

*Nouvelles*



## Sommaire

### **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 3 illustrations - Environ 141 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b>Caledospleen.....</b>	<b>3</b>
<b>Un amour 18 carats.....</b>	<b>8</b>
<b>L’ogre de la Réunion.....</b>	<b>12</b>
<b>Goya et sa muse.....</b>	<b>16</b>
<b>La nuit des solstices.....</b>	<b>23</b>
<b>Fuir Paris... aller au bain ! .....</b>	<b>28</b>
I Brest, juin 1873.....	28
<u>    II.....</u>	<u>31</u>
<u>    III.....</u>	<u>36</u>
<b><u>Face au miroir.....</u></b>	<b><u>38</u></b>
<b><u>Le Vanuatu ne répond plus.....</u></b>	<b><u>42</u></b>
<b><u>Les photons dans l’ascenseur 49</u></b>	
<b><u>Olga et la porte du jardin.....</u></b>	<b><u>55</u></b>



© Septembre 2019 — Éditions Humanis  
Tous droits réservés — Reproduction interdite  
sans autorisation de l’éditeur et de l’auteur.

Photographie de couverture : Susazoom.  
ISBN des versions numériques : 979-10-219-0417-0  
ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0418-7  
ISBN autres distributions : 979-10-219-0416-3

# Caledospleen

« Aidez-moi ! Délivrez-moi ! »

J'en étais au moins à mon huitième message. Moi qui ai horreur de ça, je pianotais comme un ado en pensant qu'à défaut de tonalité sur mon portable, les SMS pourraient passer. J'étais coincé dans le deuxième sous-sol d'une librairie, en plein centre-ville de Nouméa, dans une pièce sans fenêtre et qui, de surcroît, devait sûrement faire cage de Faraday. M'oublier là, moi, avec les incunables, les introuvables ou les interdits ! Alors que l'heure de mon rendez-vous était maintenant passée, depuis... deux heures !

Je n'aurai pas la mauvaise foi de dire que c'était la faute de Stéphanie. Non, j'avais pesé le pour et le contre suffisamment longtemps pour écarter le bouquet de fleurs. Je sais, lorsque l'on est invité, il est courtois d'offrir des fleurs. Mais pas à son ancien amour ! Je me devais de rester en terrain neutre. J'avais également écarté les chocolats. Je ne voulais pas me faire accuser d'attenter à sa ligne. Ce serait simplement un livre, un beau livre, un livre rare, si possible, et ce bouquiniste tombait à point : il était à deux pas de l'adresse qu'elle m'avait donnée.

— Ah, vous trouverez ce que vous cherchez chez les *zinzins*, m'avait dit le rat de bibliothèque qui tenait la boutique.

Foudroyé du regard, il avait aussitôt ajouté :

— C'est ainsi que mes employés appellent la salle où sont stockés les vieux livres, les livres rares, les interdits, les invendus... Les *zinzins*, quoi !

Voilà comment, aux bons soins d'Albert, un des employés, encore plus voûté et grisonnant que le patron, j'étais passé du rez-de-chaussée au sous-sol, deux étages plus bas, où même la porte d'entrée se dissimulait derrière une colonne de grimoires au cuir très épais.

Excepté au plafond, dans cette salle climatisée, les bouquins étaient partout. Dans les rayonnages, sur la table, dans les coins... Une table, immense, de style baroque espagnol, trônait au milieu de la pièce, encadrée par quatre fauteuils en velours rouge. Face à moi, une imposante vitrine fermée à clé contenait les soi-disant incunables. À mi-hauteur, sur un pupitre de musique, une grosse bible ventrue exposait ses enluminures.

— Là, vous avez ceux qui doivent finir au pilon, là...

— Merci, monsieur Albert, l'avais-je interrompu en souriant. Je crois que je vais découvrir tout ça moi-même.

Exit du bougonnant Albert.

Stéphanie — « Steph » à l'époque — et moi étions tombés nez à nez la veille au soir, un verre à la main, dans un vernissage très nouméen, organisé à Ouémo par un ami sculpteur.

Trois années de souvenirs de notre vie amoureuse et étudiante venaient soudainement de nous sauter au visage. Quinze ans après. Déjà quinze ans ! Steph était toujours la brune piquante que j'avais aimée et son style un peu bohème lui allait à ravir. Le temps n'avait pas de prise sur elle et paraissait l'avoir oubliée. Comme je l'avais oubliée, une fois affecté en métropole. Oubliée ma partenaire de théâtre, mon amour de jeunesse. À vingt-quatre ans, on le sait bien, on n'est pas sérieux. Steph et moi, nous nous étions connus dans des cours d'improvisation, et ma partenaire sur la scène et dans ma vie de bohème d'alors avait continué dans cette voie. Après les mondaines banalités d'usage, elle m'avait déclaré tout de go :

— Alex, il faut absolument que tu me dises ce que tu penses de ma nouvelle pièce. Ah ! Tu as l'air tout surpris, mais c'est ma quatrième ! Il y en a deux qui sont encore jouées par des maisons de la culture en France, en banlieue, et une qu'on présentera peut-être à Avignon,

avec des acteurs locaux, mais celle-là me pose problème. J'aborde un nouveau genre. Enfin, tu verras toi-même. Que fais-tu de tes journées depuis que tu es revenu en Calédonie ? Serais-tu libre demain soir ?

Et c'est comme ça que je me suis entendu répondre un « Pourquoi pas ? » qui m'a surpris moi-même. Après tout, je n'avais pas de fil à la patte, j'étais venu pour redécouvrir le Caillou, et Steph, depuis le temps, avait certainement beaucoup de choses à raconter. Peut-être serais-je de bon conseil ? Ou bien était-ce parce que je ne pouvais rien lui refuser ?

Dans cette salle ouatée où le seul signe de vie était le léger ronronnement du climatiseur, j'avais un sentiment d'intemporalité et, sous la main, des ouvrages magnifiques que je m'étais juré cent fois de lire ou d'acheter. Quelle surprise de les trouver ici, au bout du monde ! J'avais du mal à y croire. Des merveilles innombrables s'offraient à moi : la *Divine Comédie* de Dante, dans une édition italienne du XVII<sup>e</sup> siècle, les minutes du procès de Robespierre, la Charte de la Compagnie des Indes, *Art et Protocole à la Cour du Roy Soleil*...

J'entreposais sur un coin de table tous ces petits trésors, me résignant à déboursier une véritable fortune pour les faire miens. Jamais je n'avais trouvé un tel filon !

Tout à mon émerveillement, je décidais d'être méthodique et de comprendre comment se structurait cette caverne d'Ali Baba. La partie la plus imposante et la plus remarquable était sans nul doute celle des livres anciens que je venais de visiter, avec sa grande armoire cathédrale. Sur la gauche, comme l'avait signalé Albert, s'entassaient les invendus, les tirages à compte d'auteur, ceux qui ne seraient jamais en tête de gondole. La partie droite était réservée aux livres couronnés. Uniquement des ouvrages qui, du Nobel au Goncourt ou au Femina, avaient marqué l'écriture et révélé ou confirmé une plume. Un rayonnage spécial consacré à la littérature érotique finissait le pan de mur. Et, en me tournant, juste derrière moi, se tenaient — ô, merveille ! — tous les livres qui avaient bercé mon enfance et m'avaient donné le goût de la lecture, de l'aventure et des voyages : les Jules Verne, reliés pleine peau, avec des couleurs vives et des gravures sombres de Gustave Doré. Je suffoquais devant les Swift, Dickens, Marc Twain... Je continuais à entasser sur la table ces merveilles qui m'émouvaient. Elles formaient à présent une pile impressionnante et je me jurais que, si le temps me manquait pour finir mon exploration, je reviendrais le lendemain.

Horreur ! Un coup d'œil à ma montre me confirmait que je n'avais pas vu le temps passer, heureusement, la rue de l'Alma n'était pas bien loin. En me précipitant vers le rayonnage qui dissimulait la porte, je réalisais que l'on m'avait oublié, et que... Oui, non, au secours ! J'étais enfermé ! Il n'y avait pas un bruit dans tout l'immeuble.

— Ohé ! Y'a quelqu'un ? Je suis là !

Je criais à la cantonade tout en ne sachant pas si je devais tirer ou pousser cette satanée porte. Évidemment, avec l'épaisseur de la paperasse qui recouvrait les murs, mes cris ne portaient guère. Eurêka ! J'extirpais mon téléphone de ma poche... pour constater qu'il ne recevait aucun signal. En plein Nouméa, place des Cocotiers, à côté de la mairie ! Un scandale technologique ! Que faire ? Et c'est ainsi que je me suis lancé dans les SMS. Peut-être auraient-ils une chance ?

J'en avais rêvé et ils étaient là, à ma main. J'arrêtais de pianoter et, compulsivement, je dévorais des chapitres et gobais les échantillons d'enfance que tous ces ouvrages ravivaient en moi. Quelle émotion ! Dans une boulimie oublieuse de Stéphanie et de son dîner, je me retrouvais au Faubourg Blanchot, en culotte courte devant la bibliothèque de mes parents. Insatiable ! Un petit pincement au cœur et je devenais le saute-ruisseau Tom Sawyer, ou le Phileas Fogg provocateur, faisant le pari impossible de courir le monde en quatre-vingts jours. Sans l'uniforme, j'étais l'énigmatique Capitaine Nemo, celui qui dans les fosses abyssales affronterait, grâce au *Nautilus*, l'immense pieuvre sans être broyé.

La qualité de l'édition, le velouté du vélin, la douceur du cartonnage ou du cuir de la jaquette avaient autant de séduction que l'intrépide contenu. Je me fondais dans ces ouvrages sélectionnés comme s'ils étaient une partie de moi-même, je les humais, les caressais... Ne faisaient-ils pas partie de ma jeunesse ?

Dans ma prospection, nouvelle surprise : ce que je venais de prendre pour un bréviaire du XVIII<sup>e</sup> siècle était en fait une pièce rare, le *Code Noir* adressé par Colbert aux administrations et colons des « Isles de France et de Bourbon ». Imprimé en 1723, il avait vocation à réglementer et « humaniser » l'esclavage. Quels discours ! Quelle misère ! Fruit de l'époque, certainement, mais comment avait-on pu tenir de tels propos ?

Tout à coup... que s'est-il passé ? Je veux me lever et j'ai l'impression que mille petites mains me retiennent. Au secours !

Comme Gulliver, je me retrouve cloué là, sur la grande table. Des nains armés s'agitent autour de moi. Ainsi, c'est donc ça, cette librairie recèle un monde parallèle dans ses bas-fonds, un univers surnois à l'abri de tout regard... Peut-être se livre-t-on ici à de la sorcellerie, à de la magie noire ? Et — je n'ose y penser — peut-être que les clients tardifs comme moi, ceux qui entrent discrètement, juste avant la fermeture, sont victimes d'un philtre ou de trafics d'organes ! Sinon, pourquoi m'attacher ? Oups ! Les nains que j'avais cru entrevoir en essayant de me relever sont en vérité des hommes de petit gabarit, des pygmées vêtus de pagnes qui m'observent, l'œil féroce, la mâchoire crispée et la sagaie à la main.

— Homme blanc, qu'es-tu venu faire chez nous ?

Ces mots sont prononcés d'un ton calme par le plus âgé des tortionnaires, mais sa voix de basse me glace d'effroi. J'hésite, je ne sais plus si je suis encore dans un monde civilisé ou perdu dans une île océanienne, victime de vieux gamins farceurs un tantinet cannibales.

— Moi, Euh... C'était pour un cadeau, et j'ai pensé qu'un livre...

— Ne fais pas l'insolent ! Tu croyais que tu pouvais impunément revenir sur nos terres, t'approprier nos biens, voler notre passé ? Tu veux finir comme eux ?

Ébloui par les plafonniers, je n'avais pas remarqué les hommes ficelés aux chaises placées au bas de chaque mur, qui attendent, sans doute, leur tour d'être jugés. Malgré leurs regards absents et leur air de mort-vivant, il me semble bien reconnaître James Cook, Higginson, La Pérouse et le gouverneur Guillain tels que je les connais à travers les livres d'histoire.

— Tu vois où les ont menés leurs explorations, la conquête de nos terres et le pillage du bois de santal ? La capture esclavagiste de nos frères océaniens, vanuatais principalement ! Le blackbirding, ça te dit rien ? Tous ceux que vous avez exploités si longtemps... Tu veux être, comme eux, condamné à errer éternellement ? À ne jamais trouver le salut de ton âme ?

— Holà ! Mais vous vous trompez de personne ! Moi, je ne suis qu'un petit fonctionnaire en vacances à Nouméa... Pfft ! Je n'ai jamais mis des gens en esclavage, encore moins les pieds au Vanuatu. Dans le secteur, le plus loin, c'est à Sydney que je suis allé, et encore, il y a longtemps, avec mes parents.

Menaçant, il s'approche de moi :

— Tu as changé de costume, mais on t'a reconnu. Tu es le roi de la verroterie, des morceaux de tissus colorés, du parfum de pacotille pour nos femmes et de l'alcool frelaté pour les hommes. Nous, on ne te demandait rien. Tu as fait du troc, du commerce avec nous. Et puis tu as pris notre jeunesse, tu voulais les gaillards les plus robustes, les filles les plus saines. En échange, avec ta verroterie, tu nous laissais la jalousie, la cupidité et l'envie des choses encore plus séduisantes que tu nous faisais miroiter. En prime, merci également pour tes maladies et tes saloperies d'armes à feu !

Je soutiens son regard, refusant de me laisser intimider.

— Mais où on est, là ? Vous avez l'intention de me faire porter le chapeau des erreurs de l'histoire, des erreurs de mes ancêtres ? Moi, j'y suis pour rien si les gens d'autrefois ont

commis des aberrations ! C'est bien vous qui leur livriez vos pires ennemis et vendiez le santal, vos guerres tribales servaient à ça !

Le grand chef accuse le coup par une grimace, mais il se reprend vite :

— Tu te défends ! Tu te cherches des excuses en voulant nous donner mauvaise conscience, mais tu dois payer pour ton sale commerce.

— Oui, chef, il doit payer ! bêle la foule des autres pygmées, serviles et fanatisés.

Ils ont entamé une danse lancinante autour de moi et scandent :

— Il doit payer ! Il doit payer !

Avec le sentiment de jouer mon ultime atout, j'ajoute :

— Vous avez des pouvoirs... Faites donc revenir des gens qui, comme moi, n'étaient pas d'accord sur l'esclavagisme. Invoquez, faites donc témoigner Voltaire, Lamartine, Olympe de Gouges, que sais-je ? La Fayette ou le plus virulent d'entre eux : Victor Schœlcher !

Sous les encouragements de « À mort ! À mort ! Il ment ! », l'œil haineux, la narine dilatée, le grand chef vient de brandir un cimenterre démesuré au-dessus de sa tête lorsque claque un tonitruant :

— Non, mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Albert le bougon est là, bouche bée, les bras chargés de romans, contemplant un pauvre bougre qui vient d'échapper à la mort.

Sauvé in extremis, heureux de ce rêve dénoué, j'embrasserais presque le vieil homme. Courbaturé par l'inconfort de ma position, la joue endolorie et marquée par la page sur laquelle je me suis endormi, je constate que cette dernière arbore un splendide filet de bave. Il est plus de huit heures du matin et j'ai passé la nuit entière dans cette remise.

— Monsieur ! Monsieur Dorseuil ! Venez vite, on a enfermé le client d'hier soir !

Une cavalcade dans le couloir me confirme que l'on vient, un peu tard, certes, mais l'on vient à ma rescousse.

Avec ce nom vaguement familier de Dorseuil, déboulent dans le couloir, le patron, qui m'avait courtoisement indiqué la salle des « zinzins » (j'ai bien failli le devenir !), ainsi qu'une autre employée, suivie de Stéphanie.

— Alex ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Comme l'avant-veille, nous nous rencontrons dans un lieu incongru.

— Je viens de recevoir quatorze SMS d'un seul coup ! Tes messages d'hier soir, mais comment as-tu fait ? Je suis venue de suite, car la librairie la plus proche de chez moi, c'est celle de mon père.

Et d'un seul coup, je percute : Dorseuil est son nom de jeune fille. Un nom qu'elle n'utilise guère, lui préférant son nom de théâtre.

— Monsieur Alex, si vous permettez, tout peut s'expliquer, dit le rat de bibliothèque.

Une odeur de moutarde m'envahit les sinus. En me toisant, les yeux plissés, le vieil homme raconte :

— Comme vous venez de le comprendre, je suis le père de Stéphanie et ce n'est pas de gaité de cœur que j'ai appris qu'elle vous avait invité hier soir. Alors, quand je vous ai vu dans mon magasin, trois années de calvaire et de souffrances ont refait surface. Trois années passées, après votre départ ignoble, à reconstruire ma fille, à la sortir de son anorexie en la forçant à manger, en lui faisant courir les psychiatres trois fois par semaine et en ayant constamment peur qu'elle n'attente à sa vie !

Je ravale ma colère, réalisant que je m'en sors à bon compte.

Les employés regagnent discrètement leur travail. Stéphanie, le regard dans le vide et des larmes plein les joues, sanglote en silence. Rongé par la culpabilité, je lui prends la main, y

dépose un long baiser sincère et murmure, à genoux : « Pardon Steph, je n'imaginais pas combien tu avais souffert, combien j'avais pu être odieux... Je ne suis qu'un infâme égoïste, un sale mec. Pardon, pardon, pardon ! »

En vrai paria, je sors de là avec ma honte, la tête basse, en oubliant tous les livres. Dehors, une pluie fine tombe sur la ville et se mélange à mes larmes.

# Un amour 18 carats

Aujourd'hui usé, fatigué par une vie de labeur qui m'a trébuché aux quatre coins du monde, après avoir rédigé des milliers d'articles — certains ayant concouru pour le Pulitzer ! — à l'heure des bilans, je me demande ce qu'a bien pu devenir Betty. Un amour contre-nature pourraient dire certains, mais un premier amour inoubliable.

Tout a commencé de l'autre côté de la vitrine, au milieu de mes semblables, lorsque j'ignorais encore les regards envieux, les attentions soudaines... Même si le chaland se poussait du coude et me désignait parfois du doigt avec un sourire bienveillant, son hochement de tête admiratif me laissait indifférent. Perdu dans la foule de mes répliques, assommé par la chaleur caniculaire des spots d'éclairage, tout me paraissait morne et plat. Jusqu'à ce que quelqu'un franchisse le seuil et s'arrête en face de nous, en face de moi, intéressé par ce je-ne-sais-quoi qui nous personnalise.

Aujourd'hui, je puis dire que ma vie a vraiment commencé avec Betty.

La façon dont elle m'a accueilli m'a transformé : d'insensible, un tantinet je-m'en-foutiste comme je pouvais l'être, je suis devenu accro à ses mains, à ses lèvres et à son parfum. J'étais l'élu, celui qui avait été choisi pour le luxe et la renommée : un Montblanc. Ma couleur : bordeaux moiré, ma qualité : 18 carats. La grande classe, tout simplement.

Dans la vitrine, lorsque ses parents m'ont remarqué, je suis passé de mains en mains, testé, scruté sous tous les aspects, même l'ergonomie. Pas trop lourd ? Et la prise en main ? Sûrement pour éviter la crampe de l'écrivain. Il se trouve que je suis le partenaire idéal. Mis en balance avec un Parker — ne le nions pas, la concurrence a toujours été rude — c'est mon galbe et la rutilance de mon teint plus jeune, plus « fun » qui l'ont emporté.

Mis en étui, emballé, bringuebalé, je n'ai revu le jour que dans les mains de Betty qui m'a déballé précautionneusement et caressé de ses doigts fins. J'ai aussitôt senti la douceur de sa peau, et les remarques qu'elle faisait à mon égard m'ont rempli de bonheur. J'étais impatient de m'essayer avec elle ! Qu'elle me prenne enfin en main et me fasse subir tous les outrages qui lui passeraient par la tête. J'étais prêt à tout affronter, de la cursive à la gothique, de la sténo à la cunéiforme la plus brutale... Je m'efforçais de rester digne, mais l'incontinence d'encre me guettait si elle ne m'étreignait pas rapidement. Avant que je ne tache ses doigts d'un spasme irrésistible, elle s'est mise à écrire sur la nappe de restaurant où nous fêtions à la fois ses vingt-quatre ans et son premier diplôme de journaliste.

Pris en main comme je l'étais, avec une pression juste et délicate, je puis dire que j'ai montré tout mon savoir-faire. Des pleins aux déliés, avec un léger effort sur les lettres rondes et les jambages... Ce sont des mots en relief qui sont sortis de ma plume. La calligraphie était si belle que Betty en gloussait de plaisir, tout en rimant, sur la nappe, un poème dédié à ses parents. Les larmes aux yeux, Papa et Maman supplièrent qu'on leur abandonnât ce témoignage filial, auréolé de taches de vin.

L'air de rien, Betty m'avait testé et mis à sa main, elle avait éprouvé l'écartement de mon bec et ma production d'encre, me mettant presque à nu. Décapuchonné, dévissé, mes capacités internes avaient été scrupuleusement évaluées. La visite physique dut être satisfaisante, puisque Betty m'a rhabillé, toiletté avec un coin de nappe (ce n'était pas nécessaire) puis, de ses longs doigts de pianiste, elle m'a caressé une fois encore avant de me glisser à cru — mais oui ! sans étui ! — dans sa gibecière indienne. Ému par les épreuves que je venais de subir, j'ai ignoré le bazar inouï que je rencontrais, succombant aux effluves d'encens, de patchouli et de Chanel qui m'arrivaient par bouffées et m'aidaient à supporter ma solitude dans cette obscurité féminine.

Nous ne nous sommes plus quittés. Notre lune de miel a duré des années. J'étais omniprésent dans sa vie et elle avait pour moi les attentions les plus subtiles. Nous vivions des corps à corps qui pouvaient durer des heures. Les moments les plus jouissifs étaient ceux où nous cherchions l'inspiration, le verbe, le mot juste qui ferait mouche. Et là, — ô ravissement ! — elle me portait à sa bouche, à ses lèvres pulpeuses, suçotant mon capuchon, emplie de doutes. Mon étoile blanche en rosissait de plaisir. Elle me caressait parfois sur sa joue ou jouait avec ses cheveux, puis nous nous reprenions en main et l'inspiration venait. Au triple délié, je m'exécutais, noircissant la page de signes cabalistiques que seuls les clavistes décrypteraient. Sa rubrique « Spectacle, théâtre et cinéma » l'amenait à écrire son papier la nuit, au sortir des séances, à chaud. En cultivant son impression première, elle prouvait son authenticité, refusant l'influence éventuelle de ses confrères ou le piège du réchauffé. Elle adorait cette contrainte, savourant la pression que créait l'obligation de boucler avant deux heures du matin. Le va-et-vient de ses collègues, le bruit étouffé des rotatives, les regards impatients du responsable de la Une, suivis des coups de gueule du rédac-chef généraient une adrénaline qui sublimait nos écrits. L'angoisse montait d'un cran quand sortait la maquette, toute ruisselante d'encre fraîche. Relecture rapide, remarques croisées entre le chef et les rédacteurs, coup droit, revers, smash... et la sentence tombait : « Betty, je t'ai demandé 1200 mots maxi, pas 2200 ! Tu me reprends ça ! » Peu importait que le texte soit brillant, plein d'émotion ou d'humour, nous devions cracher 1200 mots et pas un de plus. Soumis à cette exigence inhumaine, par des ratures, des renvois de paragraphes, des mots soulignés indispensables, nous réglions son compte au rédac-chef. Comme elle était brillante, ma Betty ! Elle savait préserver sa qualité d'écriture par un synthétisme passe-partout. Je crois pouvoir dire que je ne m'en sortais pas mal non plus. En quatre mois nous étions passés de la rubrique « Faits-divers et chiens écrasés » à celle, bien plus noble, des « Spectacles et nouvelles régionales ». Une sacrée promotion !

De nombreux signes témoignaient de son attachement à mon égard. D'abord, son refus farouche de me prêter à quiconque : « Ça pourrait le déformer, le bec est très sensible. C'est un Montblanc, on n'écrit pas tous de la même façon. » Il fallut voir sa détresse, le jour où elle crut m'avoir égaré ! Ou quand un de ses jolis cœurs, un architecte qui l'avait emmenée en boîte, s'était permis de m'extirper du fond de son sac pour faire un croquis à l'un de ses potes ! Même le disc-jockey avait dû s'arrêter, tant la dispute avait été bruyante. L'enchaînement musical avec Sardou, *Femmes des années 80* avait cloué joli-cœur sur place. J'étais fier de ma Betty, elle tenait à moi comme je tenais à elle.

Nous avons vécu des comptes rendus enflammés, des rubriques assassines où l'on flinguait à tout-va auteur, acteur et metteur en scène. Jamais nous n'avons été tièdes et, périodiquement, nous avons mis le feu au courrier des lecteurs.

Plusieurs fois, j'ai failli rendre l'âme. Sa frénésie rédactionnelle ou épistolaire n'avait de cesse que lorsque mes réserves s'épuisaient. Là, je devenais transparent, à sec, et ma plume s'enrayait. Éprise de son sujet, Betty m'essorait jusqu'à l'expulsion de ma dernière goutte. Alors, en transe, de ses beaux doigts fébriles, toujours sous le coup de l'inspiration, elle me rechargeait d'une cartouche neuve, m'essayait sur un brouillon, et c'était reparti ! Jusqu'à empêcher le bouclage de l'édition et courir chez le rédac-chef pour avoir l'imprimatur.

Les linotypistes, cruels, avaient baptisé Betty « Miss 25<sup>e</sup> heure ».

J'étais fier de nous, nous formions un beau couple. Et j'étais de toutes les signatures.

Et puis, les choses se sont gâtées. De promotion en promotion, de rubriques régionales en politique nationale, le vent a tourné, je me suis ringardisé, et, horreur ! Betty s'est informatisée.

La symbiose prolifique que nous avons connue, Betty se la joue désormais avec un petit Mac, soi-disant portable, qu'elle fourre également dans son sac. Dans les tréfonds de sa sacoche, le côtoiement est inévitable, mais le mépris l'emporte. Je n'ai rien de commun avec cet engin clignotant et toujours surchauffé.

Le monde que j'ai connu s'effondre, mais je demeure lucide. Betty m'emploie encore régulièrement, comme pour légèder les photos qui illustrent l'un de ses articles sur les dégâts du terrorisme et, bien entendu, je l'aide de mon mieux. Et voilà qu'un jeune blanc-bec passionné de photos et d'informatique lui propose des clichés numérisés et joue du copier/coller avec toutes les légendes possibles.

« Ces gens sont morts pour rien ! » est la légende provocatrice que sélectionne Betty pour la photo d'un charnier. Ébloui, cet ahuri de photographe lui confie alors l'ensemble de ses clichés et je sens le glissement irrépressible qui s'opère devant moi : pour des raisons soi-disant « pratiques », elle rédigea, dès lors, toutes ses légendes au clavier. Autant de caresses qui ne me sont plus destinées. Et de surcroît, elle s'y investit des deux mains.

Grandeur et décadence ! Je ne pensais pas que ma Betty puisse tomber si bas. Même si certains signes démontrent qu'elle m'a conservé un peu de son amour, je suis désormais absent de ses grandes frénésies littéraires et des salles enfumées de la rédaction. À dire vrai, je me consacre à des tâches plus nobles : je remplis des chèques, je signe des contrats et des procurations. Je ne « pisse » plus de la copie.

Dans le fond, je sais bien qu'elle ne l'aime pas comme elle m'a aimé. Avec lui, elle a parfois la main lourde. Je n'apprécierais pas du tout, mais alors, pas du tout, me faire titiller les lettrines comme elle le fait, en les percutant de ses doigts crochus et nerveux. Il faut voir l'état brûlant de fièvre dans lequel ce pauvre Mac termine ses prestations ! Alors, dans mon coin, au chômage technique, j'écoute crépiter cet imbécile, essayant d'être performant, chaque fois que Betty s'intéresse à moi : pas de tâche inopinée, pas de pâté ni de saleté au bec. Les silences auxquels je suis contraint s'étirent pourtant de plus en plus, m'amenant lentement au bord du désespoir. Sans doute une épreuve des dieux.

Et puis... tout bascule à nouveau.

Je viens de vivre des instants palpitants, une véritable fontaine de Jouvence ! Il faut que j'en parle, sinon j'en baverai de dépit comme un Bic !

J'étais conscient que notre grand amour touchait à sa fin, que Betty et moi avions écrit nos plus belles pages, mais je ne pensais pas rebondir de la sorte. Alors que je croyais finir sur une étagère à souvenirs, parmi de grosses peluches ou au fin fond d'un tiroir de bureau, Betty m'a confirmé qu'elle restait une femme exceptionnelle.

Un week-end, après une soirée au champagne dans un tête-à-tête avec sa collègue parisienne Samantha, Betty m'a pris à bras le corps pour signer la note. Puis, d'un geste doux, un brin théâtral, elle m'a déposé sur la main avancée de Samantha, en lui murmurant : « Ma chérie, dans les grands reportages d'actualité il te sera plus utile qu'à moi. J'y tiens comme à la prune de mes yeux, tout comme je tiens à toi. Tu n'apprécies pas l'informatique, lui non plus. Il ne m'a jamais fait défaut, jamais lâchée, jamais tachée. Il m'a aidée à trouver mes mots, tous les mots d'amour que je t'ai écrits... Avec lui, quand tu me répondras, je vous reconnaîtrai. »

Quoi de plus beau ? Me voilà devenu un témoignage d'amour ! Sur un petit nuage, je rêve à ma nouvelle vie et contemple un avenir plein de lignes bleu horizon. J'ai une nouvelle maîtresse !

Leurs deux mains se sont réunies sur mon corps avant de se porter aux lèvres de Samantha, et de Betty qui avançait les siennes. Entre ces deux femmes qui échangeaient un tendre et long baiser, j'étais euphorique, prêt à repartir pour de folles aventures, de nouveaux épisodes et, pourquoi pas, des tomes entiers. Dressé phalliquement entre leurs mains scellées, submergé par cet amour qui osait s'afficher publiquement, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas résisté, j'en ai pleuré de plaisir.

... Auriez-vous des nouvelles de Betty ?

# L'ogre de la Réunion

Tout est calme. Mal réveillé, engourdi par le bruissement discret de la pluie sur le toit en tôle et par le murmure plaintif de la gouttière, je regarde, fasciné, des ombres qui se posent parmi les ombres, qui s'organisent pour m'encercler. Dans le cirque de Mafate, à Marla, l'un des îlets les plus mal desservis de tout l'archipel, je me rends compte que l'hallali est proche. Ces hélicos qui tournent en pleine nuit ne sont pas là pour les touristes ! Derrière les nacots noircis par la fumée, je devine que le plafond restera bas toute la journée. Il « farine » et, du côté du col des Bœufs, une pâle clarté annonce le jour.

Coup d'œil à ma montre : cinq heures moins deux, presque l'heure légale. À travers les carreaux sales du coin cuisine, je les aperçois, pitoyables avec leurs gilets pare-balles et leurs casques d'assaut. Tout ça pour moi, c'est trop d'honneurs ! Qu'est-ce que je fais ? Je me rends ? J'attends la curée ? Un grand gaillard en chemisette, porte-voix à la main, s'avance sur le chemin. Sûrement pour parlementer. Comme si j'étais un bandit de grand chemin !

Soudain, je n'ai plus envie de me dérober. Le poids est trop lourd, je n'en peux plus. Alors, puisqu'il se montre téméraire, je l'invite à approcher jusqu'au panneau de bois qui me sert de porte et je me mets à parler, à lui raconter. Tout.

\* \* \*

J'aurais pu naître avec la bosse des maths, monsieur le commissaire, avec l'oreille absolue ou la fibre musculaire du sprinter. Je suis venu au monde avec des papilles effervescentes, avides de goûts et de sensations, assoiffées de découvrir des saveurs toujours nouvelles. Pour certains, cela pourrait être un don ou un péché mignon. Mais j'ai de bonnes raisons de considérer ma particularité comme une tare, un handicap. Le psy de service dira sans doute que le stade oral de ma petite enfance a été mal négocié. En tous cas, aussi loin que remontent mes souvenirs, c'est avec ma bouche et ma langue que j'ai identifié et apprécié mon environnement, avalant tous les objets qui pouvaient l'être, qu'ils soient comestibles ou non. L'exploration des saveurs m'excitait, m'apportait bonheur et satisfaction, apaisement et plénitude. En comparaison, mes autres sens n'étaient que de pâles indicateurs ou d'éventuels auxiliaires jouant, dans le meilleur des cas, le rôle d'amplificateurs.

Enfant, mes rêves n'avaient rien de commun avec les motivations des gamins de mon âge. Mes copains, fans de vampires, d'Harry Potter ou de Superman, ignoraient tout de mes fantasmes.

Qu'aurais-je donné pour me laisser enfermer dans une pâtisserie, ou à défaut, dans le placard à confitures de ma grand-mère ! J'imaginai être oublié là, à la fermeture, par ma mère, femme adorable mais toujours distraite. Dissimulé sous un comptoir, enivré de senteurs pâtisseries, je ne serais sorti qu'une fois les grandes lumières éteintes. J'aurais alors régné en maître sur les tartelettes adorables, les tiramisus fringants et le parterre de millefeuilles insolents qui débordaient de crème. Là, comme tous les dimanches, au traditionnel saint-honoré du repas familial, j'aurais pris tout mon temps pour organiser ma dégustation. Empli de respect et de ferveur, religieusement, les yeux mi-clos, fasciné par les couleurs, j'aurais évidemment commencé par mon favori : l'éclair au chocolat. Discrètement humée, la première bouchée, arrachée par une morsure tendre, mais imparable, se serait répandue sur ma langue avant de s'écraser délicatement contre mon palais.

Dans une alchimie merveilleuse, la crème chocolatée se serait alors mêlée au glaçage du couvercle pour former un mélange d'une sublime onctuosité avant de fusionner avec la pâte à

choux. En déglutissant doucement, par fractions malaxées dix fois contre le palais des senseurs, après un ultime frisson, j'aurais achevé l'opération par un léchage minutieux des doigts, effaçant du même coup toute trace du délit. Et puis...

Ah, monsieur le commissaire, que celui qui n'a jamais connu la détresse et la frustration d'un enfant tétanisé par la devanture d'un pâtissier me jette le premier chou. Avez-vous des enfants, monsieur le commissaire ?

Plus tard, j'ai irrésistiblement glissé de la pâtisserie — qui ne détenait plus aucun secret pour moi — vers les glaces et les sorbets. Je grandissais, et mon adolescence devenait boutonneuse, mais conquérante et partageuse.

Aucune fille, même en nos temps du tout-informatique, ne résiste à l'invite de partager une glace. Un ciné, une boum, elles se méfient, c'est normal. Mais une glace, où est le piège ? Avec le temps, j'ai affiné ma technique. Dès que ma proie avait le cornet en main, lorsque, les yeux pétillants, elle allait attaquer de bon cœur la friandise que lui tendait le marchand, j'intervenais :

— Stop ! Surtout pas ! Regarde ta glace : les cristaux sont encore solides, tu vas brûler ta langue. Tu perdras les arômes de la pistache...

Interloquée par mon attitude navrée de spécialiste, elle suivait mon conseil d'attendre la première coulée, de lécher, en respirant, le pourtour du cornet tentateur, de savourer le mélange semi-pâteux qui récompensait cette patience, et de ne croquer le cornet gaufré que bien après. La dégustation se faisant stratégiquement dans un lieu discret. En vrai filou, j'avais pris soin de commander un parfum différent du sien, et lorsque sa bonté d'âme allait jusqu'à me tendre sa glace pour y goûter, je répondais, mystérieux :

— Sais-tu où le parfum est le meilleur ? Devine !

Et, après un temps de suspens, le regard enfiévré, j'ajoutais :

— Sur tes lèvres, rien que sur tes lèvres.

Mon invitée craquait le plus souvent, et timorée de prime abord, elle prenait des initiatives oubliées de crème, glace et cornet. Victoire !

Les baisers sucrés et maladroits, tous aux parfums basiques, m'avaient permis de sensibiliser mes partageuses d'acné à des échanges fins et gourmands que je pimantais par des dégustations en aveugle. Le film *9 semaines ½* m'avait beaucoup inspiré. Épreuves émoustillantes, riches en émotions, en pillages de frigos et en découvertes, bandeaux sur les yeux, de strings et de formidables saveurs.

Combien de fois, en rentrant le soir dans ma chambre d'étudiant, au cinquième étage d'un immeuble parisien, j'ai été assailli par un grésillement d'oignons frits, prélude à un plat méridional où une sauce avec poivrons et basilic devait l'emporter ! J'en salivais d'avance. Agressé olfactivement en plein escalier, soit je toquais à la porte, et par ma faconde et mes suggestions culinaires, j'arrivais à m'emparer de la cuisine en faisant de ma voisine une complice en alchimie culinaire, soit, éconduit, ma frustration n'avait alors d'égal que mon esprit revanchard. Si mes moyens l'autorisaient, je fonçais au marché et raflais les légumes les plus frais, les plus belles pièces de viande et quelques aromates ensorceleurs. Je pressais le pas, car l'envie d'en découdre avec l'épluche-légumes ou la planche à découper avivait ma faim. J'anticipais, je visualisais déjà mes préparations, ma bouche en salivait et mon estomac se tordait. Il urgeait d'arriver !

Ce talent accepté et reconnu me valut, quelques années plus tard, une proposition inattendue de la part d'un grand journal parisien. Et me voilà recruté — d'abord à l'essai — comme critique gastronomique. Mes papilles frisèrent l'apoplexie. Cerise sur le gâteau, j'étais payé pour ça !

« Oh, toi, la gourmandise te perdra ! » m'avait cent fois promis ma mère.

Vous êtes la preuve qu'elle avait raison, monsieur le commissaire. Mais à cette époque, l'engouement général pour la cuisine moderne m'ouvrait de formidables perspectives professionnelles. Cette cuisine promettait une infinité de nuances inédites et subtiles, mises en valeur par une présentation joyeuse et colorée. Toujours sur des assiettes surdimensionnées... Monsieur le commissaire, honnêtement, est-il honteux de se régaler ? De partager les émotions gustatives issues d'un plat signé par un chef renommé comme Bocuse ou les frères Troisgros ?

Avec leurs confessions et certains secrets de leurs talents, parfois obtenus à la fin des repas, j'alimentais mes rubriques de remarques assassines ou de louanges méritées pour tant de surprises émotionnelles. La dernière tablée partie, dans un tête-à-tête avec pousse-café, ils m'avouaient tout de leur recherche axée sur une recette révolutionnaire — cuisine moléculaire — ou de leur subtile stratégie pour gagner une nouvelle étoile dans un guide international.

Un soir, après une dégustation de haute volée dans un restaurant du célèbre Ducasse, je poussais dans ses retranchements le grand chef venu me saluer — on devenait de plus en plus prévenant et empressé à mon égard — lorsqu'une petite voix, à la table voisine, se mêla de l'interview. J'avais réussi à déstabiliser mon interlocuteur selon ma technique habituelle consistant à énumérer tous les ingrédients utilisés, lorsque l'insolente réflexion se fit entendre : « À mon avis, il faudrait ajouter une pointe de combava. » Quel culot ! Mais, à bien y réfléchir, elle avait sans doute raison.

L'insolente était une charmante créole, plantureuse et pleine d'humour. Dans la minute suivante, j'appris qu'elle était réunionnaise et représentante en mode pour femmes fortes, ce qui l'amenait à sillonner largement les routes de notre beau pays. Enjouée, très nature, aimant la vie et la bonne chère, Coralie — prénom des îles — se consolait de sa vie nomade en festoyant de temps à autre dans un temple de la gastronomie. Chaleureusement conviée par le chef, elle s'installa à notre table au moment du dessert, me donnant l'occasion de découvrir avec stupéfaction la multitude de points que nous avions en communs. Il n'en fallut pas plus pour motiver quelques entorses à nos plannings respectifs. Nous en vînmes rapidement à voyager ensemble, savourant nos étapes dans des auberges cossues ou de grands restaurants classés. Progressivement, avec tact et gentillesse, Coralie m'initia à sa cuisine épicée dont l'exotisme vint renouveler mes pratiques ordinaires.

La Réunion ! Un creuset où se mêlent avec bonheur des saveurs venues d'Afrique, de Chine, de Madagascar ou des légendaires côtes des Malabars. Entre sa kitchenette et les excellents restaurants spécialisés qui figuraient dans son carnet d'adresses, une ronde endiablée de rougail saucisses, de roumazav, de Fo Yam et de cari Ti'Jacques courait à l'infini. Le piment-oiseau, le cumin, le curcuma ou le kalou pilé n'eurent bientôt plus de secrets pour moi. Pas plus que Coralie ! Mon nouvel amour m'amenait à nourrir mes rubriques de samoussas comparés, de poulet-coco à la vanille ou de rougail bringelles aux subtils arômes. Mon enthousiasme était sans doute contagieux, car le courrier des lecteurs devint aussi volumineux que dithyrambique. Convaincu, le rédacteur en chef me proposa alors de glisser sur les aspects de la cuisine gourmande... dans le monde entier.

J'étais sur un nuage.

Hélas, un soir de septembre, rentrant un peu trop tôt chez moi, suite à un rendez-vous reporté, je trouvais sur la console de l'entrée une enveloppe à mon nom :

Cher Antoine,

Il faut que nos chemins se séparent.

Tu as été un compagnon formidable, mais, depuis que je te connais, j'ai pris dix-huit kilos et je ne me supporte plus.

Adieu, tu as été un amour, mais, je t'en prie, restons-en là.

Je t'ai aimé.

Pardonne-moi.

Coralie

J'étais abasourdi.

Un bruit provenant de la cuisine me fit alors tressaillir. Je m'approchai. Mon amour, ma complice, ma compagne était là, la tête dans le frigidaire, accroupie, en train de charger des victuailles.

« Mais Coralie, qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce qui se... »

Surprise, elle se dressa d'un bond. Son pied droit bloqua le bas de sa longue robe chasuble et, ainsi déséquilibrée, elle partit en piétinant vers l'avant, les bras encombrés. Elle ne put éviter le plongeon sur la table en marbre du salon qu'elle percuta de la tête. Son corps rebondit sur le sol, me montrant son temporal cruellement enfoncé.

La façon dont elle tressautait ne laissait rien augurer de bon. Son regard devint bientôt fixe et vitreux et, sous mes doigts, l'absence de pouls glaça mon propre sang.

J'aurais tant voulu remonter le temps ! Cinq petites minutes ! Mon Dieu, s'il vous plaît, stoppez cette mauvaise mise en scène, arrêtez le massacre, pas Coralie, pas elle !

Ma main, prête à composer le numéro du SAMU, s'immobilisa pourtant.

N'allez pas croire ce qu'on raconte, monsieur le commissaire, j'ai sincèrement aimé Coralie. Elle a été ma complice, ma maîtresse et ma muse.

Et elle s'est montrée délicieuse, comme toujours.

# Goya et sa muse

« La rêverie... une jeune femme merveilleuse,  
imprévisible, tendre, énigmatique, provocante,  
à qui je ne demande jamais compte de ses fugues. »

André Breton

Installé une fois de plus devant les deux *Majas* de Francisco de Goya, je me laissais emporter dans cette douce rêverie qui, insidieusement, remplace par l'affabulation personnelle une réalité dont la clé nous échappe.

— Mon cher Antoine, je vous le redis, elles ne sont pas à vendre ! Vos collègues sont au rez-de-chaussée, en salle de conférence...

Gentiment, Carmen de Las Fuentes, l'organisatrice de ce séminaire à Madrid, me laissait entendre que ma présence en qualité de rédacteur en chef de la revue *Arts et Histoire* serait sans doute mieux appréciée ailleurs. Le musée du Prado, dans une grande opération de communication internationale, inaugurerait cette semaine-là une partie de ses locaux dédiée aux collections espagnoles. La señora de Las Fuentes était chargée d'accueillir, trois jours durant, les journalistes invités. À cette occasion, Carmen, conservatrice généreuse et diplomate, avait obtenu le prêt exceptionnel de tableaux de maîtres espagnols, habituellement exilés aux quatre coins du monde. Nous étions subjugués. Et pourtant, depuis mon arrivée et la visite de cette section rénovée de la pinacothèque du Prado, je n'arrivais pas à quitter des yeux les deux tableaux de Goya : *La Maja desnuda* et *La Maja vestida*, sans avoir encore compris la raison de ma fascination.

Dans ma classification tout arbitraire, je considérais que Francisco de Goya n'avait jamais su égaler Vélasquez ou Rembrandt. Je ne l'en appréciais pas moins pour ses portraits, ses eaux-fortes, ou pour le réalisme de certains témoignages picturaux des atrocités napoléoniennes (*Dos de Mayo* et *Tres de Mayo*), capables de rivaliser, par leur puissance d'évocation, avec des reportages modernes. Mais le fait qu'il ait produit, dans des postures identiques, deux tableaux des mêmes personnes : les *Majas* nue et vêtue, et la duchesse d'Albe en robe blanche, puis vêtue de noir une fois devenue veuve, m'intriguait considérablement.



Fasciné tout d'abord par la beauté du modèle, sa nudité pulpeuse, son attitude offerte, le rouge aux joues et les bras écartés, heureuse comme une femme qui affirmerait son droit à l'amour et au plaisir, je la trouvais tout à la fois empreinte de sérénité et de provocation. Peindre le frisottis des poils pubiens avait été d'un avant-gardisme suicidaire, car, en 1795,

l'Inquisition était encore virulente en Espagne. Seule la représentation du visage m'intriguait. Il paraissait avoir été rapporté.

Ma pensée vagabonde ne cessait de déraiper. Malgré moi, depuis mon arrivée — l'ambiance amicale des congrès et des retrouvailles euphoriques entre experts aidant, la beauté farouche de ma collègue également —, c'est Carmen que j'entrevois sous les traits de *La Maja nue*.

Je sais. Je n'aurais pas dû me laisser aller à ce genre de dérive. Mais comment empêcher son esprit ou son inconscient de faire apparaître des images, des suggestions ?

L'illogisme des situations m'intriguait de toute façon. Pourquoi ce nu était-il antérieur de cinq années à la réalisation du modèle vêtu ? Quand on sait qu'il resta dissimulé et ne fut rendu public qu'en 1910 ! Selon la légende, au décès de la duchesse, il fut récupéré par le Premier ministre de l'époque, Manuel Godoy, qui en fit le joyau de son cabinet secret. Par le jeu d'un mécanisme avant-gardiste pour l'époque, le tableau de *La Maja vêtue* pouvait coulisser et découvrir *La Maja nue* aux yeux du visiteur ébahi. Ce cher premier ministre était alors l'amant de la reine Marie-Louise de Bourbon-Parme, épouse de Charles IV d'Espagne. Eh Oui ! La cour de cette époque ne bruissait que d'intrigues, de marivaudages et de badinages où la reine et la duchesse d'Albe tenaient toute leur place.

— Mon cher Antoine, vous préparez une thèse ou un article assassin contre ce pauvre Goya ? N'oubliez pas qu'il était sourd et qu'il n'entendra rien de vos critiques. Allons ! accompagnez-nous. J'ai récupéré nos amis hollandais qui allaient s'égarer chez leurs peintres flamands. Nous avons besoin de vos lumières pour la synthèse de ce séminaire. *Puede ser ?*

Prenant le bras qu'elle m'offrait, j'eus à nouveau le sentiment de côtoyer le modèle de Goya en chair et en os. Surtout en chair, à vrai dire. Prêt à faire toutes les synthèses œcuméniques qu'entraînait ce privilège, je quittai sans regret le canapé central, piège de mes contemplations. Dans l'aile rénovée qui rejoignait la salle de conférence, Carmen me ramena pourtant à mon obsession :

— Antoine, mon cher, vous le savez, chaque peintre a besoin de sa muse et pour Goya, il en fallut plusieurs. Si certains affirment que c'est la duchesse d'Albe que l'on retrouve dans ces quatre tableaux, d'autres vous soutiendront que c'est Pepita Tudo, une autre de ses maîtresses, qui servit de modèle. Impossible de trancher la question définitivement.

De retour à Paris, après de chaleureux adieux, j'étais décidé à dépouiller ce sujet de son habit de mystère, tout comme à conserver un contact avec la belle Ibère. Je poussai mes investigations et découvris quelques détails susceptibles d'accréditer ma thèse. Excité par ces découvertes et soucieux de la remercier je lui fis part de mes avancées :

Ma chère Carmen,

Encore une fois, merci pour ces trois jours exceptionnels passés au Prado. J'aurais pu vous envoyer un e-mail, mais les amateurs d'art que nous sommes apprécient souvent le charme désuet des longs courriers rédigés à l'ancienne. On y pèse davantage les mots, et une lettre n'a pas la concision brutale d'un message surgi de l'ordinateur, surtout pour défendre une thèse qui n'a pas eu, jusqu'à présent, l'heur de vous convaincre.

Nous avons eu la chance que la maîtresse de maison, la conservatrice, soit aussi belle qu'érudite, et heureuse dans ses initiatives, comme la fête du dernier soir. Permettez-moi donc, Carmen, de revenir sur notre conversation, celle que nous avons eue à la Bodega del Rey. Entre deux démonstrations de flamenco et de zapateado, têtue comme un catalan que je suis, je maintenais que les modèles qui ont posé pour les *Majas* et les tableaux de la duchesse d'Albe ne relevaient que d'une seule et même personne. Goya, en devenant premier peintre du roi, s'est attiré la clientèle des courtisans et surtout de la seconde dignitaire après la reine : la duchesse d'Albe.

*La Maja nue*, ma chère Carmen — et sur ce point, nous sommes d'accord — est concomitante (1794) des portraits en pied du duc, et de la duchesse d'Albe en blanc, que

Goya voyait très régulièrement en allant au palais de Liria, à Madrid. À cette époque, la duchesse, mariée depuis l'âge de treize ans, n'a que trente-deux ans et un mari malade qui décédera l'année suivante. Dans les potins de la Cour, celle qui était devenue la muse « del sordo », Goya le sourd, avait pris goût à sa peinture, à sa propre mise en valeur. Dans un caprice de la duchesse d'Albe, Goya eut le privilège de la maquiller avec sa peinture. Je suis certain qu'il s'agit là du point de départ de leur liaison. En voulez-vous la preuve ?

Voici un passage d'une lettre envoyée à Martin Zapater, son indéfectible ami, le 2 août 1794 : « Tu aurais dû venir m'aider à peindre la duchesse d'Albe qui est venue hier au studio pour que je lui peigne le visage. Elle a obtenu satisfaction et, sans nul doute, cela a été plus plaisant que de peindre une toile. Il va falloir que je lui peigne le corps tout entier. »

Que pouvait penser la duchesse d'Albe, courtisane assidue, baignant à la Cour dans une ambiance d'intrigues galantes et de marivaudages, du grand peintre Goya ? Certes, elle était dignitaire de longue lignée, tandis que Goya, de simple extraction, n'était qu'un artisan-peintre de la Chambre du roi. Laissez-moi, toutefois, recomposer les pensées de la duchesse telles que je les imagine : « Goya est sourd, sourd à tous les racontars de la Cour ! Il ne vit que dans son monde, et son monde c'est l'art ! C'est un être à part, et il m'apprécie. Cela se sent dans les esquisses et les portraits qu'il fait de moi sans se lasser. De surcroît, il ne peint que les grands d'Espagne. »

Bien entendu, il ne reste aucune trace formelle d'une déclaration de ce genre, mais ne vous semble-t-elle pas plausible ? Pour ma part, je distingue trop de traits semblables entre la Maja et la duchesse, et le doute n'est plus permis : elle fut bien sa muse !

À bientôt vous lire, chère amie. Je cours au Grand Palais où se prépare l'exposition exceptionnelle de votre idole : Vélasquez ! Par ailleurs, si vous venez sur Paris, faites-moi signe. Mon loft est immense et j'y vis seul. Ce serait un ravissement que de vous avoir rien qu'à moi, pour vous questionner à loisir. Nous aurions tant de choses à nous dire !

Je vous embrasse,  
Votre  
Antoine Duchaume

PS : Une liste des tableaux que vous envoyez sur Paris me permettrait, avec votre aide, de faire un scoop dans ma revue.

\* \* \*

Bonjour, Antoine,

Voyez, je suis très réactive ! Malheureusement, pour gagner un peu de ce sacré temps, je vous réponds par e-mail, car le choix des œuvres, leur acheminement, les assurances, la gestion de leur absence font que vingt-quatre heures par jour ne me sont pas suffisantes.

Non, Antoine, je ne rentrerai pas dans votre polémique. Si je vous donnais mon point de vue, vous en feriez votre une ! Si nous avions tranché le mystère des *Majas*, nous n'en parlerions plus aujourd'hui, n'est-ce pas ? Par contre, n'hésitez surtout pas à la relancer dans votre revue. Je suis heureuse du choix du Grand Palais, à défaut du Louvre, car Vélasquez mérite bien ça !

(Liste des tableaux de Vélasquez en annexe)

Je ne dis pas non à votre proposition de loft, le budget logement que m'accorde le Prado est proprement scandaleux, et ne me permet que de piètres deux ou trois étoiles, souvent imméritées, à Paris.

En votre compagnie, cela n'en sera que plus agréable.

Bises,

Carmen de Fonseca

\* \* \*

Très chère Carmen, *qué tal* ?

Vous recevoir et vous faire découvrir ou redécouvrir Paris est un grand bonheur, car en dehors du Paris touristique et culturel, existe un Paris insolite que j'aime. Il vous surprendra ! Vous me donnez bien peu de retours sur mon enfant chéri, Goya. En fine diplomate, vous refusez toute prise de position sur l'égérie de Goya, préférant jouer l'ambiguïté. Est-ce de l'aveuglement ? Sachant que celui-ci l'a suivie dans sa retraite de deuil à Saluncar, loin de Madrid et de la cour pendant les six mois de son deuil. Autant le portrait en pied de la duchesse d'Albe en blanc est classique, autant le portrait de la duchesse en noir révèle — à la loupe — qu'elle porte deux bagues à la main droite, l'une avec les armoiries de la maison d'Albe, l'autre avec celles de Goya. Plus significatif encore, l'index pointe au sol, écrit dans le sable, un aveu passionnel « Solo Goya » : seulement Goya ! N'est-ce pas là la confirmation, l'annonce publique de son choix intime ? Elle qui savait déjà se montrer formidablement indépendante pour son époque ? Qu'en pensez-vous ?

Plus inquiétant, mais dramatique cependant : quelques écrits, dont nous disposons font état du goût pour la princesse d'apparaître à la Cour, dans certaines fêtes, peinte en pied en cap par son peintre énamouré. Savez-vous à quel âge est morte la duchesse d'Albe ? Quarante ans à peine, en 1802 ! Peinte plusieurs fois, hélas, parfois au quotidien, avec des peintures au pigment de plomb. Rappelez-vous, Carmen : en 1793, Goya, malade, souffrant, dans l'antichambre de la mort, ne survivra qu'avec un handicap irréversible dû au saturnisme : sa surdité. Ce malheur l'isolera toute sa vie et l'amènera dans un monde de délires dont certaines œuvres sont le vif reflet. Un monde de souffrance comme celui du Caravage, ou de Beethoven, diminués eux aussi, en leur temps, par le saturnisme. L'un pour la même raison, puisqu'il usait de peinture au plomb ; l'autre, le musicien, intoxiqué par le vin importé de Hongrie, à forte teneur de cet additif qui lui donnait un goût sucré. Si l'on ajoute que ce breuvage était consommé dans des chopes en étain, la boucle est bouclée.

Mes recherches à la Bibliothèque nationale n'ont encore rien donné concernant le décès et l'autopsie de la duchesse d'Albe. Mais je ne désespère pas. Quand je me passionne pour un auteur ou un artiste, j'ai pour principe de le radiographier et de pousser sa connaissance jusqu'à l'intime, et les misères de notre cher Goya m'ont sincèrement désolé.

Mon enquête m'a tout de même permis d'écarter une hypothèse qui me semblait déjà farfelue : Pepita Tudo n'a pas pu servir de modèle aux *Majas*. À la date des premières esquisses, en 1790, elle n'avait que onze ans. Je vous laisse conclure.

Et vous ? Détiendriez-vous quelque secret jamais dévoilé qui pourrait lever une part du mystère ?

Ma chère Carmen, je suis ravi de vous héberger pour cet événement du Grand Palais. Confirmez-moi votre arrivée à Roissy, ce sera un plaisir que de vous accueillir. Je vous embrasse,

Votre Antoine

\* \* \*

*E-mail de Carmen*

Mon cher Antoine,

Je serai parisienne vendredi, puisque j'arriverai à Roissy à 9 h 15, accompagnée de mon ami José Paredes, journaliste d'El País, qui vient également couvrir l'événement. Il sera très heureux de vous connaître.

À vendredi, bises.

Carmen

\* \* \*

*Téléphone cellulaire de Carmen, après son arrivée sur Paris*

— Allo, Antoine ? Ah ! Je suis déçue que vous vous soyez fait représenter par un collaborateur pour mon arrivée. Il a été charmant, il m'a accompagnée jusqu'au loft, et là, seule, assise sur ma valise dans cet espace immense, je dois dire que je suis cruellement vexée que vous ayez choisi de vous enfuir pour assister à la biennale d'Amsterdam.

— Comment ça, vous êtes seule... Et votre ami José Machin n'est pas avec vous ?

— José Paredes ? Allons, Antoine, je sais que mon français est parfois approximatif, mais tout de même ! Je vous ai parlé de mon ami A-M-I, pas de mon petit ami, ni de mon compagnon ni de mon amant ! Je connais José Paredes depuis le lycée, et je voulais vous le présenter, car il a écrit tout un bouquin sur Goya, et il est intarissable sur ce sujet. Antoine, nous nous connaissons à peine et vous feriez déjà preuve...

— ... de susceptibilité ou d'orgueil mal placé, et je m'en excuse humblement. J'ai été stupide, Carmen. Débouclez votre valise, visitez le loft et installez-vous. J'ai un TGV dans deux heures. Je serai à vos côtés, ce soir, au cocktail de préouverture pour la presse. Vous savez combien je vous adore, Carmen, et l'idée que...

— Antoine, soyez gentil, ne ratez pas votre train.

— J'arrive !

En visitant le loft, Carmen s'arrêta devant la belle glace florentine qui dominait un lit immense, et son reflet la surprit. Dans cette tenue blanche, un peu vaporeuse, elle se dit qu'elle ressemblait effectivement à la Maja de Goya.

*À La Maja vestida.*

Pour le moment.

# La nuit des solstices

Ma chère Élisabeth,

Vous vous êtes plainte, lors de notre dernière rencontre que je ne vous parle pas plus souvent de mon enfance et de ma jeunesse.

Lisez ces quelques lignes, et je répondrai ensuite à toutes vos questions.

\* \* \*

J'en voulais à la terre entière. De la hauteur de mes quatorze ans, je ne comprenais pas ce qui nous était tombé dessus.

Dans ce Paris de novembre 1872, dévasté par les insurrections de la Commune et le blocus prussien, la famine et la misère s'étaient installées. Mon père et mon frère, très honorablement connus dans tout le faubourg Saint-Antoine comme Duval Célestin et Fils, maîtres ébénistes tapissiers, avaient été lourdement condamnés pour leur participation à l'insurrection. Les juges expéditifs et revanchards leur avaient généreusement octroyé huit années d'exil. Huit années qu'ils purgeraient comme déportés politiques dans le récent bagne de Nouvelle-Calédonie.

Seul, avec ma mère hagarde et désemparée, je fuyais ses perpétuelles lamentations. J'étais trop jeune et inexpérimenté pour m'occuper seul de l'atelier déserté. Nous avons donc revendu les meubles qui étaient négociables et le plus clair de mon temps se passait à rôder dans les environs du faubourg, en quête de petits services à rendre pour quelques sous.

C'est en voyant la détresse de gens misérables, déambulant leur baluchon sur l'épaule du côté de la place de la Bastille, que me vint une idée lumineuse. Je courus en avertir ma mère.

Je dus être convaincant et enthousiaste, car elle fut immédiatement d'accord. Oui, il fallait l'admettre, nous étions aux abois. Oui, notre appartement du premier étage, relativement confortable et bien meublé, pouvait être loué. Oui, la maison était trop grande pour nous deux, et nous pourrions nous replier sur l'atelier du rez-de-chaussée. Alors qu'elle y réfléchissait et envisageait la nouvelle disposition de notre lieu de vie, je sillonnais déjà le quartier, rendant visite aux amis commerçants ou aux connaissances de mon père, ceux qui nous saluaient encore, leur faisant connaître la bonne décision que nous avions prise.

L'attente ne fut pas longue. Le surlendemain, alors que le jour avait du mal à poindre, trois coups brefs nous surprirent en train de boire un ersatz de chicorée dans le petit coin cuisine récemment aménagé. Je rangeais vivement nos deux paillasses derrière l'établi d'ébéniste lorsque les coups brefs reprirent. À cette heure matinale, il ne pouvait être question d'un client venu récupérer son bien ou d'un voisin quémendeur de service. Mon annonce aurait-elle porté ses fruits ? Par l'entrebâillement du rideau de la fenêtre du jardin, je tentai d'apercevoir notre visiteur.

L'homme était grand, très grand, vêtu d'une cape grise usée qui traînait à terre et d'un vieil haut de forme cabossé, un de ces chapeaux que, par dérision, mon père, qui n'en portait jamais, appelait « décalitre ». Sans avoir vu son visage, j'ouvris.

Ma mère, inquiète, crispa ses doigts sur mes épaules en le voyant. De grands yeux bleu clair mangeaient un visage de rapace. Tout en nous dévisageant, l'homme d'une soixantaine

d'années nous expliqua d'une voix basse, articulant bien chaque mot, qu'il était intéressé par notre annonce.

— Mon mari est actuellement en voyage et je ne sais si..., essaya ma mère.

— Je suis au courant de votre situation, M<sup>me</sup> Duval. Ma proposition vous est faite en tout bien tout honneur et vous n'aurez pas à vous plaindre de ma présence sous votre toit. Si toutefois nous nous entendons ! Je m'appelle Nicolin. J'étais libraire à Montmartre, mais avec tous ces événements, j'ai vendu ma librairie.

Égoïstement, je souhaitais vivement que l'affaire se fasse, car je n'envisageais pas d'aller travailler, comme certains garçons de mon âge, à la manufacture de chaussures du quai Valmy ou à la réfection des rues de Paris. Compte tenu de l'état de nos finances, et bien que privé de l'apprentissage que m'aurait dispensé mon père, j'avais dû renoncer à aller à l'école à laquelle j'avais pourtant toujours trouvé beaucoup d'attraits.

Après avoir visité les lieux, le marché se conclut sur la base âprement négociée de dix-huit francs par mois, payables d'avance, avec chauffage à la charge du locataire. Notre hôte avait beaucoup apprécié la cheminée monumentale et l'indépendance d'accès du premier étage qui, en plus de l'escalier hélicoïdal intérieur, était également desservi depuis l'extérieur.

Le premier jour de décembre, les deux charrettes et la calèche qui amenèrent ses affaires ne paraissaient contenir que des vieux grimoires et des bouquins d'un autre temps, probables vestiges de son ancien commerce. Curieux, j'assistais à l'aménagement de cet homme qui venait s'installer dans notre vie. Des éprouvettes, des ballons, des tubes à essai et des bouteilles remplies de liquides aux couleurs séduisantes s'entassaient dans une malle des Indes.

Béat, fasciné par ce fatras insolite, je me demandais ce que cet étrange personnage pouvait bien en faire. Installé en haut de l'escalier, un œil sur le chargement, un autre sur les déménageurs, il donnait ses consignes sèchement et chacun s'affairait sans perte de temps et sans mots inutiles.

— Petit, il y a six sous pour toi si tu surveilles en bas lorsque je suis à l'intérieur. Comment t'appelles-tu ?

— Thomas, M'sieur. Comptez sur moi !

Ma mère, derrière les carreaux de l'atelier, ne perdait pas une miette du manège. C'est la troisième charrette, celle qui vint livrer le bois, qui la fit sortir de sa cachette. Jamais nous n'en avions entreposé une telle quantité ! Des bûches énormes, des troncs fendus en deux furent charroyés jusqu'à l'étage dont la soupente s'avéra rapidement saturée. Le bois ne pouvant rester dans la rue, le restant fut entreposé dans l'atelier.

Perplexe, ma mère était partagée entre les regrets d'avoir laissé cet individu prendre pied chez nous et la fascination inavouée que lui inspirait ce personnage singulier et mystérieux. Je reconnais que son regard bleu hypnotique, son allure de grand corbeau installé sur le perchoir du balcon avaient de quoi inquiéter cette brave femme sachant à peine lire et compter. Avec ses remerciements et la petite prime qu'il m'avait promise, il me remit un exemplaire des *Fables de La Fontaine*, en précisant bien qu'il me le prêtait, mais que je pourrais l'échanger une fois lu. « Une fois lu et compris ! » avait-il ajouté.

Et M. Nicolin s'installa dans notre vie.

Au cours des froides et courtes journées de ce mois de décembre, nous eûmes tout loisir d'observer ses habitudes. Ce monsieur menait une vie retirée, sans cesse penché sur un pupitre où un gros livre ventru devait lui raconter des secrets qu'à son âge il ne connaissait pourtant pas encore. Une vieille femme le ravitaillait en légumes deux fois par semaine et s'occupait de son ménage. Il se montrait particulièrement discret et, au premier étage, ses pas

feutrés ne nous dérangent guère. Il veillait très tard, prenant toujours soin d'alimenter un feu important dans l'âtre. Nos soirées étaient à présent paisibles et douillettes, chauffées par la cheminée du locataire qui nous permettait d'économiser notre petite réserve de bois. Nous dormions bien.

Le vingt et un décembre de cette année-là restera cependant, à plusieurs titres, gravé dans ma mémoire comme l'une des journées les plus angoissantes de ma vie.

Au matin, nous avons reçu un marin fraîchement débarqué d'un bateau qui avait remonté la Seine, porteur d'une missive où se reconnaissait l'écriture si caractéristique de mon frère. Ce papier d'écolier, plié en quatre, sans enveloppe, avait bravé les océans et les tempêtes pour nous annoncer laconiquement que mon frère et mon père se portaient bien. Le voyage sur la *Danaë* avait été long et pénible, mais, à ce jour, ils ne manquaient pas d'ouvrage en menuiserie, seulement d'outils. Nous pouvions les rejoindre si nous le souhaitions. Les familles étaient acceptées et bienvenues sur cette île au peuplement déficitaire. Suivaient leurs signatures, Célestin et Louis Duval, père et fils sur l'île Nou, à Nouméa.

Le marin bourru avait ajouté :

— Dans trois mois, le *Calvados* repart pour le Pacifique. Il partira de Brest. Adieu.

À peine s'était-il éloigné que mille questions nous vinrent aux lèvres. Toute la journée, les conversations que j'eus avec ma mère furent alimentées par les idées les plus folles.

Cette lettre, que nous n'arrêtons pas de relire et de commenter à la lueur des lampes à pétrole de l'atelier, occupait notre esprit au point qu'il nous fallut du temps pour remarquer la chaleur particulièrement élevée qui régnait dans la maison. Une fois de plus, ce cher monsieur Nicolin devait brûler des troncs entiers. Ma mère alla se coucher et je décidai de relire la lettre une dernière fois. En chemisette, court vêtu, c'est au moment où je la rangeais dans le nouveau livre — *Les Aventures de Télémaque* —, que m'avait confié notre locataire, que l'événement se produisit : une boule jaune, tombée du plafond, frôla mon visage avant de s'écraser sur le cuir de la couverture tout juste refermée, crépitant et dégageant aussitôt une odeur de viande trop grillée.

Levant les yeux, à la jointure de la dalle de l'âtre et du plancher, j'aperçus une autre boule en formation, plus jaune et plus éclatante que la précédente. Et, à travers les interstices du plancher, des volutes de fumée qui envahissaient notre étage.

Je réveillai ma mère en hurlant : « Nicolin a foutu le feu ! Viens vite ! On monte ! » Me ruant sur l'escalier intérieur en colimaçon que nous n'utilisions plus, nous nous heurtâmes à la porte verrouillée. Qu'à cela ne tienne ! Je bondis jusqu'aux outils de mon père et m'emparai d'un pied-de-biche avant de survoler les marches pour aller forcer la porte.

Dans l'âtre de l'étage enfumé, mille bûches énormes étaient embrasées. Des flammes endiablées léchaient le plancher et le manteau de la cheminée. À travers la fumée, assis sur l'une des chaises qu'avait fabriquées mon père, le sieur Nicolin, tête renversée et yeux au plafond, arborait un étrange rictus de béatitude.

— Mon Dieu, il est mort, il s'est étouffé ! s'exclama ma mère.

— Vite, tout va brûler !

En retirant vivement quelques bûches du feu trop virulent, j'aperçus, au cœur du foyer, un petit chaudron bouillonnant qui, surchauffé, déversait son trop-plein sur la pierre de l'âtre. Courant le long des joints, le liquide pâteux et doré qui s'en échappait rejoignait le parquet avant de s'infiltrer entre ses planches. C'est l'une des gouttes ardentes de cette substance qui m'avait alerté en tombant sur mon livre.

Une fois les bûches écartées et le feu calmé, ma mère et moi examinâmes cette pièce dans laquelle nous n'étions plus rentrés depuis un mois. Notre grande table ne supportait que cornues, tubes à essai et serpentins d'alambics aux liquides glauques, tandis qu'alentour, de

vieux livres ouverts énonçaient des recettes, tantôt en latin tantôt en vieux français : *Hermès Trimégiste*, *Albert le Grand* pouvais-je lire sur la tranche de l'un des plus gros.

Il nous fallait réfléchir vite car, avec le cadavre de Nicolin dans la maison, nous devions rapidement donner l'alerte.

C'est le commissaire Javert, l'un des hommes les plus craints de la capitale, qui vint s'occuper de l'affaire. Le reste de la nuit avait été à peine suffisant pour faire disparaître l'or fondu qui émaillait les pierres et les lattes du plancher, puis traîner le chaudron solidifié, encore brûlant, dans un puits tari de l'atelier. En fin limier, le commissaire avait écouté le récit du drame avec attention. Il avait inspecté l'appartement du locataire défunt, puis nous avait longuement regardés avant de se confier :

— Vous ne connaissiez pas ce sieur Nicolin, venu de Montmartre, n'est-ce pas ? En vérité, Nicolin n'est pas son nom, mais son prénom. Son patronyme était Flamel. Votre hôte était l'arrière-petit-fils du célèbre alchimiste Nicolas Flamel. Sa librairie ésotérique était bien connue dans Paris. La rumeur publique prétend que son aïeul avait découvert la recette permettant de transmuter le plomb en or. La pierre philosophale ! Par trois fois, ce Nicolin a mis le feu à sa maison de Montmartre en tentant d'obtenir la température nécessaire à la transmutation. Ses tentatives ont toujours eu lieu aux solstices d'hiver, le vingt et un décembre. Chaque fois, d'après lui, un élément lui a fait défaut pour réussir. Il a passé sa vie à courir derrière la recette de son aïeul pour, au final, s'asphyxier avec ses préparations. Sa librairie ésotérique était bien connue dans Paris.

Javert marchait nerveusement en rond tandis qu'il parlait. À ce point de son discours, il marqua une pause et prit sa décision :

— Je vais faire enlever le corps. Vous n'avez qu'à vous dédommager des dégâts causés par la revente de ses affaires. Il n'avait plus de famille. Cela fait dix ans que je le surveillais. Je constate aujourd'hui que j'ai perdu mon temps.

La nuit même, ma mère, que je connaissais effacée, indécise et toujours prête à suivre la dernière opinion émise, me surprit par la témérité de ses propositions :

— Tous ces éclats, toutes ces coulures, on va pouvoir les négocier. Cet or, c'est la richesse qui nous tombe du ciel ! Et en plus, il nous reste le chaudron auquel nous ne toucherons pas. Tu vas pouvoir reprendre tes études...

En prospectant les orfèvres et les joailliers de tous les arrondissements parisiens, nous revendions de nombreuses petites coulures d'or aux formes et aux éclats insolites. Partout, la loupe grossissante du spécialiste reconnaissait l'excellente qualité de la marchandise proposée.

La vie, dans la maison du sieur Duval, rue du Faubourg-Saint-Antoine, reprit peu à peu son rythme. L'argent est un sésame : je fréquentais désormais le collège voisin où mes habits neufs me valaient admiration et considération. Et, le soir venu, la bibliothèque du vieil alchimiste nourrissait abondamment mon imagination et mes rêves. Lorsque j'allais y échanger un livre, j'en profitais pour rendre une visite respectueuse au chaudron, entreposé dans la malle des Indes. En soulevant le coin du sac de jute, j'apercevais le bloc d'or rutilant et figé qui avait débordé jusqu'à recouvrir entièrement le récipient. Il me fascinait et me conduisait parfois à lui parler ou à le caresser. Là était notre avenir !

Les cours du collège me passionnaient. Le petit traîne-savates du faubourg Saint-Antoine devenait un élève brillant et apprécié de ses professeurs.

Mais le destin semblait encore vouloir se jouer de nous.

À l'occasion de la Saint-Jean, les élèves de terminale avaient installé un énorme bûcher devant le collège. La tradition voulait que chacun apporte son bois et, une fois le brasier allumé, que les plus courageux tentent de le franchir d'un bond. Mais le feu était à peine pris que l'orage s'invita à la fête. Une pluie torrentielle inonda la place en quelques instants, étouffant les flammes naissantes et gâchant l'événement pour de bon. Le tonnerre assourdissant et la proximité des éclairs nous indiquaient que le cœur du phénomène était tout proche. Sans doute, la foudre avait déjà frappé quelques arbres ou toitures des environs. Plaqués contre les façades qui pouvaient servir d'abri, nous priions en tremblant que les éléments nous épargnent. Je profitai de la première accalmie pour rentrer chez moi en courant et vis alors ma mère, prostrée dans l'encoignure de l'entrée, grelottante et effrayée, qui pleurait à chaudes larmes. Moi-même trempé jusqu'aux os, je voulus l'obliger à s'abriter chez nous, mais elle balbutia, toujours larmoyante :

— La foudre ! Elle est tombée ! Tombée sur la maison ! Depuis Nicolin, nous sommes maudits.

Je m'essayai à la rassurer, affirmant que le sort ne pouvait y être pour grand-chose, que la foudre était un phénomène météorologique et que rien n'avait apparemment bougé ni brûlé dans la maison. Elle consentit alors à entrer. Mais, lorsqu'après l'avoir frictionnée d'un drap sec, j'inspectai la maison, je fus alerté par l'odeur suffocante qui provenait de l'étage. Tandis que nous montâmes l'escalier, la puanteur devint si puissante qu'elle nous souleva le cœur. Et la chose s'aggrava encore lorsque nous nous approchâmes de la malle des Indes. Avec circonspection, j'en soulevai l'abattant. Le sac en jute était toujours là, mais, une fois ses pans écartés, nous restâmes bouche bée : l'or avait laissé place à un sable noir qui semblait d'origine volcanique. La marmite avait retrouvé son aspect noirâtre, patiné par la fumée, sans le moindre résidu du métal précieux qui l'avait recouverte.

Toujours à la recherche de logique et de rationalité j'expliquais alors à ma mère qu'une fois de plus, il avait peut être manqué un élément à notre locataire alchimiste. Six mois s'étaient précisément écoulés depuis sa mort. Ce que le solstice d'hiver avait donné, le solstice d'été pouvait-il le reprendre ?

— Oui mon fils ! Mais alors, tout cet or que nous avons revendu chez tous ces orfèvres, dans Paris, tu crois qu'il s'est aussi dissout en sable ?

Cette nuit-là, sans mener d'enquête approfondie auprès de nos infortunés acheteurs, et sans attendre que le commissaire Javert revienne nous rendre visite, nous partîmes à Brest, prendre le premier bateau pour la Nouvelle-Calédonie et rejoindre, avec une caisse d'outils achetés au passage, le reste de la famille.

Si, en notre absence, on nous condamnait au bagne... nous y serions déjà !

\* \* \*

Voilà, ma chère Élisabeth, la page importante de ma jeunesse dont je ne tiens pas trop à parler. Si, un jour, vous avez égaré une bague ou un pendentif et si, au fond de votre boîte à bijoux, vous êtes surprise de trouver un peu de sable noir, vous penserez à moi qui ne vous oublie pas.

Votre dévoué,  
Thomas Duval  
Apothicaire au Faubourg-Blanchot,  
Nouméa.

# Fuir Paris... aller au bain !

## I

BREST, JUIN 1873

Nous avons mis huit jours, avec nos malles, à rallier le port d'embarquement pour la Nouvelle-Calédonie.

En nous faisant petits, fondus dans la grisaille d'un printemps pluvieux, d'omnibus en diligences, nous parvînmes enfin à Brest. Les odeurs, l'ambiance particulière et parfois glauque du grand port nous intimidèrent. Pour nous qui n'avions jamais quitté les échoppes de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, il s'agissait d'un autre monde. Installés dans une petite auberge discrète, sur les quais, nous assistâmes depuis notre fenêtre au spectacle orchestré du chargement de la cargaison. À la fois celle du fret, des bagnards et des animaux. Le *Calvados* avait beau être immense — quatre-vingts mètres — et combiner la voile et la vapeur, j'étais impressionné par le défilé continu, deux jours durant, des bagnards qui venaient s'agglutiner sur le pont avant, pour être ensuite digérés par les entrailles sombres du navire.

« Seront du voyage plus de cinq cents détenus et cent cinquante hommes d'équipage ! » nous avait sentencieusement annoncé l'aubergiste. Condamnés à voyager ensemble, nous l'étions assurément. Mais dans quelles conditions ?

En patientant pour monter à bord, au pied de la passerelle, nous fîmes la connaissance d'Alice, une femme de gendarme accompagnée de ses deux filles, Alexia et Élodie. Belle blonde en chapeau, très soignée, d'une quarantaine d'années, je constatai avec amusement qu'Alice ne laissait pas indifférents les hommes qui se mirent à faire les jolis cœurs pour lui faciliter l'embarquement.

— Vous savez, j'aurais pu y aller plus tôt, partir comme les ménages de gendarmes que vous voyez là. Mais nous avons décidé de faire soigner Élodie. Consulter les bons médecins, suivre des traitements. Pfft... ruineux et sans effet ! Ça fait plus d'un an que Guy est en poste. Lui en Calédonie et nous à Rennes ! Ah ! Ma pov'dame, c'est dur pour tout le monde.

— Vous ne croyez pas si bien dire ! Pour nous, c'est bien pareil. La seule différence, c'est que nous ne sommes pas du même côté de la loi, si vous voyez ce que je veux dire... Votre mari est gardien, mon fils et mon mari sont ses prisonniers. Mais rassurez-vous, nous ne sommes ni des truands ni des assassins. Ils ont eu le tort de défendre leurs idées et leurs droits sur les barricades de la Commune. Le jugement est allé très vite. Hop ! Expédié ! Dix ans de bain chacun.

— Vraiment ? En province, nous n'avons que très peu entendu parler de ces bagarres parisiennes.

Son esprit d'à-propos, joint à son physique avantageux, lui permit d'obtenir une cabine jouxtant la nôtre, ce qui me réjouissait, car l'aînée des filles, Alexia, était une petite rouquine de seize ans, dynamique et délurée, que j'appréciais beaucoup.

— Tu as déjà pris un bateau, toi ? Pourquoi t'es pas allé sur les barricades ?

Plus âgée que moi d'une année, elle était le chaperon permanent d'Élodie, sa petite sœur de neuf ans, handicapée d'une jambe figée dans sa croissance. Dans le milieu très masculin du navire, ma mère et Alice avaient rapidement sympathisé et leur attitude complice semblait être celle d'anciennes amies. Guidés par un matelot, dans un brouhaha indicible, fascinés par tout ce que nous découvrions sur cet immense bateau, nous descendions vers notre entrepont lorsqu'un grand gaillard barbu survint. Tout habillé de blanc, il nous fit forte impression :

— Très honoré, mesdames. Je suis le docteur De Crolli, Augustin de Crolli, médecin du bord. Je vous accompagnerai pendant cette traversée. Permettez-moi de vous inviter à la table de l'état-major pour ce soir. Vous m'expliquerez la situation médicale de votre fille.

— Ce serait avec plaisir, docteur, répondit Alice, mais nous avons prévu de dîner avec nos amis que vous voyez là et...

— Allons donc ! Notre table est large et généreuse ! Je vous présenterai le pacha, le commandant Vial. Ce sera un plaisir de tous vous accueillir.

Ma mère et Alice, surprises et flattées, en jasèrent tout l'après-midi.

Les « cabines » qu'on nous avait si vivement recommandées n'étaient en réalité que des box sombres avec des bat-flancs, isolés de la coursive intérieure par une bâche repliable. Je dédramatisai la situation en constatant que tous les voyageurs, migrants, gendarmes et familles étaient logés à l'identique.

— Oui, mon pauvre garçon, c'est une pitié ! Tu as vu les matelots, avec leurs têtes de pirates ? Et les regards qu'ils nous jettent !

— À choisir, maman, on est mieux que les bagnards, entassés, paraît-il, par trente, dans les cages en fer du dernier entrepont. Souviens-toi de ce que racontait l'aubergiste.

— Oui, il paraît qu'ils ont des hamacs. Mais eux, ils voyagent gratis, ajouta-t-elle, cynique. Ton père et ton frère ont certainement eu droit, eux aussi, à ce même type de traitement sur la *Danaë*.

Si, dans l'ensemble, les gens étaient courtois et les officiers très avenants, les hommes d'équipage, souvent récupérés dans les recoins portuaires de Macao ou de Dakar, avaient de quoi nous inquiéter davantage. Peu d'entre eux parlaient français. Ils totalisaient, paraît-il, onze nationalités.

Les adolescents présents à bord s'étaient organisés pour avoir des activités qui les sortaient des trous à rats qu'étaient les box quand les sabords étaient fermés. Dès que les écoutilles s'ouvraient pour permettre l'aération et les promenades sur les ponts, nous nous égaillions pour entamer des parties de chasse au trésor, de colin-maillard ou de marelle. Les jours de mauvais temps étaient notre hantise : nous restions alors cloîtrés dans nos intérieurs humides et concentrationnaires. Stoïques, nous y jouions aux dames, aux cartes ou aux échecs, lisant ou bavardant lorsque ces occupations nous lassaient. Et, dans le temps que j'y passais seul, je sculptais une canne en merisier dégauchie par mon frère. Dans l'ensemble, nous étions épargnés par le mal de mer, alors que beaucoup d'adultes, mal en point, se réfugiaient sur leurs couches à la moindre risée. Les coursives nous appartenaient alors ! Il s'y jouait une intense partie de cache-cache avec gages qui, filles et garçons confondus, nous excitait, car nous découvriions et nous nous appropriions l'immense bateau.

C'est ainsi qu'au bout d'une semaine de navigation, nous avons découvert un escalier très étroit, hélicoïdal, accessible par un panneau fondu dans les lambris. Il menait près des cuisines du dernier pont. Des placards se cachaient également dans les lambris. À l'intérieur, un système de trappes ouvrait sur les entreponts.

Tous les entreponts...

— On y va ? avait proposé Alexia, l'œil luisant.

Mes amis et moi, quatre garçons avec deux filles, entre treize et seize ans, mourions d'envie de nous aventurer dans les œuvres vives et sombres du *Calvados*. Le freluquet Henri, que je pressentais comme concurrent direct auprès de notre leader en jupons, tenta maladroitement de nous en dissuader :

— Non ! Nous sommes partis depuis trop longtemps, les petits vont nous chercher. C'est de la folie, on ne sera pas tranquilles. Et surtout... on n'a pas de lumière.

— Mais t'es un vrai dégonflé, mon pauvre !

Alexia venait de recadrer son prétendant boutonneux d'une façon bien sévère. J'étais aux anges.

Grand seigneur, j'ajoutai :

— L'obscurité n'est pas un problème. Dans un des placards de notre coursive, j'ai vu un lumignon à moitié plein. C'est toi qui le tiendras, Henri. Mais pour l'opération « descente aux enfers » d'aujourd'hui, c'est vrai qu'il est trop tard. Dans un quart d'heure, ça sera l'heure du repas. Les familles vont nous chercher et les petits vont nous cafter.

Alexia, déçue mais lucide, approuva d'un rétif :

— Mouais, d'accord. Demain, c'est mieux.

Je jubilai. Henri le peureux était discrédité à jamais.

\* \* \*

— Pas de bruit ! Ça résonne...

Tels des conspirateurs, nous avons glissé nos visages à travers la trappe entrebâillée. Alexia, craintive et partagée entre l'attraction et la répulsion, avait saisi ma main. Elle me chuchota :

— Pourquoi c'est désert ? Il y a plein de hamacs par terre et... personne ?

— On a de la chance, répondis-je, ils sont en train de bosser. Ils travaillent par roulement et par quarts de six heures. C'est le commandant qui nous a expliqué ça, à table : y'a les babordiers et les tribordiers.

— Ouais... Mais pourquoi ça pue autant ?

— T'as pas vu ? Imagine : y'a quarante bonshommes qui vivent là-dedans. Et comme ils sont au boulot, ils n'ont pas le temps de venir aérer leur dortoir. Ils sont dans la mature, aux machines ou en cuisine.

Le remugle que l'entrepont exhalait, joint à l'interdit de la situation, nous fit rapidement refermer la trappe. À la fois fiers et craintifs d'avoir eu accès à ce passage secret, nous n'eûmes même pas l'idée de descendre plus bas encore, vers l'entrepont des forçats et de leurs cages.

Naturellement, fanfarons comme on peut l'être à cet âge, nous mîmes aussitôt les petits au courant de notre exploit, leur précisant bien que, si les placards ou les box vides étaient autorisés pour nos jeux, le passage secret était strictement interdit.

— L'un d'entre vous aurait-il vu quelqu'un utiliser cet escalier ? demanda Alexia.

— Moi, z'ai vu... mais pas celui-là, répondit le petit Michel avec son cheveu sur la langue. C'est par l'autre, là-bas, que les matelots passent quand il y a tempête, pour nous apporter le pain, l'eau et les oranges. Z'ai vu, il est zuste à côté de notre box.

Il y avait donc, à bâbord, deux escaliers de ce type : un pour la proue et un autre pour la poupe, chacun pourvu d'une douzaine de placards. Des cordages échevelés, de vieilles lampes à pétrole et d'improbables outils s'y entassaient en abondance.

Dès lors, nos jeux de cache-cache se localisèrent dans la zone comprise entre les box et les coursives. Par un bel après-midi, un placard étroit, encombré et sans éclairage, nous servit de cachette, Alexia et moi. Je ne saurais dire dans quelle mesure la chose était préméditée, mais le fait est que nous nous retrouvâmes plaqués l'un à l'autre, dans un face à face qui, pour être ingénu, n'en était pas moins troublant, d'autant que nous redoutions de nous faire surprendre par nos poursuivants.

— Tu crois qu'ils viendront nous chercher jusqu'ici ? murmurai-je pour surmonter ma gêne.

Jamais je n'avais serré une fille d'aussi près. Son odeur poivrée, son haleine douce et son corps ferme soudé au mien de par l'exiguïté du réduit me mettaient dans un désordre émotionnel indescriptible. Collée à moi comme elle l'était, elle ne pouvait l'ignorer.

.....  
**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>